

a scathing attack on the *Censura* when it first appeared. In response, Huet published an edition of the *Censura* with considerable additions (mostly in the first half) replying to Régis. Lennon's introduction gives a careful discussion of the exchange between Huet and Régis, and of the details of Huet's written responses to Régis. Lennon's thoughtful annotations of Huet's 1694 additions help the reader to discern further the shape of the controversy between Régis and Huet. This sheds interesting light not only on the French reception of Descartes but much more broadly on the tone and substance of the *querelle*.

In his preface, Lennon writes that "both of the two kinds of historians of philosophy, the textualists and the contextualists, those interested primarily in philosophy and those interested primarily in history, should find Huet's *Censura* of great value" (11). This is true not only of Huet's text but of Lennon's contributions to it, which teach us that the very best historians of philosophy, such as Lennon himself, are both kinds of historians in equal measure.

SHANNON DEA, *University of Western Ontario*

Géophilosophie de Deleuze et Guattari

MANOLA ANTONIOLI

Paris: L'Harmattan, 2004; 268 pages.

Dans son récent ouvrage intitulé *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*, Manola Antonioli se donne pour tâche d'identifier les apports de la réflexion du psychanalyste Félix Guattari dans la pensée de Gilles Deleuze qui est encore trop souvent aujourd'hui étudiée de manière autonome. Pour Manola Antonioli, il apparaît clair que la multiplicité interne de cette œuvre commune constitue la force d'une écriture et d'une pensée qui y puisent une formidable capacité d'ouverture sur les multiples territoires qu'elles se proposent d'explorer. Les ouvrages qu'ils ont signés en commun constituent des «agencements machiniques» auxquels chacun des deux auteurs apporte des rouages mis au point dans une activité de recherche et d'écriture précédentes. Deleuze a ainsi évoqué cette expérience de collaboration: «Une philosophie, nous avons essayé d'en faire Félix Guattari et moi, dans *L'Anti-Œdipe* et dans *Mille plateaux* qui est un gros livre et propose beaucoup de concepts. Nous n'avons pas collaboré, nous avons fait un livre puis un autre, non pas au sens d'une unité, mais d'un article indéfini. Nous avons chacun un passé et un travail précédent : lui en psychiatrie, en politique, en philosophie, déjà riche en concepts, et moi, avec *Différence et répétition* et *Logique*

du sens. Mais nous n'avons pas collaboré comme deux personnes. Nous étions plutôt comme deux ruisseaux qui se rejoignent pour faire un troisième qui aurait été nous» (Gilles Deleuze, entretien avec Raymond Bellour et François Ewald, *Magazine littéraire* no. 257, septembre 1988, 17). En soulignant les enjeux d'un dialogue qui fut incontestablement décisif pour Gilles Deleuze, Manola Antonioli entend plus particulièrement interroger la proximité entre *géographie* et *philosophie* en montrant comment notre compréhension du monde contemporain appelle une redéfinition, voire une réévaluation des notions d'espace et de territoire. En effet, à la multiplication des temporalités coexistantes à laquelle on assiste aujourd'hui, il faut ajouter la multiplication des espaces et la complexification de notre inscription dans le territoire. S'il est désormais impossible de construire un (grand) récit d'une succession d'événements, régi par des lois de stricte causalité, orienté d'un point de vue téléologique, «il est également impossible de parler des territoires comme d'entités naturelles, figées et immuables. En témoigne l'évolution de la géographie, qui n'est plus l'étude de l'enracinement séculaire d'une communauté humaine dans un milieu naturel, mais une analyse des flux et des réseaux, des paysages urbains et des mutations induites par l'industrialisation et l'informatisation» (14). Les réalités technologiques, l'informatisation des sociétés sont telles que nous vivons de plus en plus au croisement de plusieurs territoires et de plusieurs temporalités. Il devient désormais difficile d'identifier des oppositions, des structures binaires, d'établir, par exemple, une opposition tranchée entre sédentarité et nomadisme. Nous sommes tous, au moins virtuellement, nomades et sédentaires. Dès lors, ces fameux concepts de réseau, de flux, de nomadisme s'avèrent interrogés non plus pour eux-mêmes, mais à la lumière d'événements qui dominent la période actuelle. Loin donc de se limiter à un simple exercice d'exégèse, Manola Antonioli suggère des grilles de lecture qui permettent d'interpréter les complexités du temps présent, complexités qui nécessitent que soit définie une logique transversale ouverte sur la complexité des devenir. Une telle logique est en effet de plus en plus nécessaire pour lire les «nouvelles cartes aux frontières mouvantes» (31). Il est à cet égard indéniable qu'une des grandes qualités de cet essai est d'apporter des mises au point tout à fait rigoureuses sur des concepts qui se trouvent abondamment vulgarisés aujourd'hui. Comme l'auteur le rappelle avec justesse, ce qui intéresse Deleuze dans le terme de nomadisme (contrairement à ce qu'on a l'habitude de penser et de répéter), ce n'est pas l'idée d'extrême mobilité ou d'une errance paroxystique (d'ailleurs il ne cesse de nous rappeler que les circuits coutumiers des nomades sont beaucoup plus fixes qu'on ne le pense, que les vrais nomades ne bougent pas beaucoup), mais surtout la forme de distribution dans l'espace (qui devient dans sa philosophie, espace

mental, espace social, espace politique et esthétique) à laquelle nous renvoie l'étymologie de ce mot. Les nouvelles technologies de la communication s'avèrent être un excellent exemple d'une telle distribution. Internet est autant un lieu de maîtrise qu'un lieu de fuite, il devient l'exemple même d'un entrelacs de lignes, partagé entre les pouvoirs financiers et étatiques qui essaient de le maîtriser, se segmentariser et de fixer les flux qui le traversent et les lignes de fuite qu'il crée et qui échappent en partie à toute tentative de contrôle, entre la menace d'isolement qui semble peser sur les internautes confinés volontairement dans une autoségrégation technologique et les contacts multiples qu'il permet de nouer (33). Liée à ce mouvement qui bouleverse les structures traditionnelles, la question de la mondialisation est également centrale dans cet essai. Qu'en est-il du nouveau régime de domination qu'elle semble impliquer?

Il paraît de nos jours évident que l'analyse du pouvoir ne peut pas se limiter aux instances modernes, aux «segments durs» constitués par des centres visibles du pouvoir (l'État, l'armée, l'Église, l'école), mais tout centre de pouvoir visible n'est que le lieu où entrent en résonance toutes sortes de micropouvoirs, des devenir imperceptibles où le pouvoir n'existe qu'à l'état diffus et démultiplié (111). Il est donc de plus en plus difficile de se limiter à identifier des systèmes d'oppression et des opprimés comme deux ensembles bien distincts. La tâche de toute analyse politique, économique ou sociale devient dès à présent bien plus complexe. Dans la carte géopolitique et géo-économique du monde actuel, il s'agit plutôt d'interpréter des lignes de force en suivant les devenir involontaires d'une multiplicité de lignes ou de dimensions entremêlées, dures ou souples, microscopiques ou macroscopiques : «Quand on projette aux limites de l'univers une image du maître, une idée d'État, ou de gouvernement secret, comme si une domination s'exerçait sur les flux moins que sur les segments et de la même façon, on tombe dans une représentation ridicule et fictive» (G. Deleuze et F. Guattari, *Mille plateaux* [Paris: Minuit, 1980], 257). L'hétérogénéité vient constituer une caractéristique fondamentale de tout le processus de mondialisation en cours, dont Deleuze et Guattari signalaient avec lucidité, et cela dès 1980, les prémisses. À l'effacement progressif des frontières étatiques et des limites de la souveraineté nationale s'accompagne le brouillage des frontières entre des phénomènes commerciaux, religieux, politiques et culturels: «L'État-nation, tel qu'il a été construit par la modernité européenne, présuppose un lien solidaire et défini entre un peuple, un appareil politique, policier et militaire centralisé et un territoire dont les frontières peuvent être bien définies, une unité politique homogène et souveraine, qui fait face à d'autres unités souveraines à l'extérieur de ses frontières. Or la caractéristique essentielle des

organisations internationales contemporaines est celle de transgresser les frontières et les barrières étatiques, d'où la tendance actuelle à parler d'organisations transnationales, qui passent à travers les frontières étatiques» (158). On assiste en effet à une déterritorialisation du pouvoir et à une crise de l'État qui est perpétuellement dépassé par la puissance des flux économiques, par les exigences du capital qui interviennent dans la politique et qui empêchent l'État d'être le centre de la réalité politique et de son interprétation. Les États sont bien impuissants devant le pouvoir des actionnaires et se montrent souvent bien incapables de réguler les délocalisations d'entreprises: «La stratification et l'appareil de capture vertical qui est au fondement de la forme-État a tendance à s'affaiblir face à la transversalité des flux d'argent, de travail, d'information et de personnes de nature horizontale et transétatique» (161).

Cependant, Deleuze et Guattari refusent la thèse selon laquelle le capitalisme mondialisé pousserait à une homogénéisation inéluctable des formations sociales dans le cadre des relations économiques internationales. Une telle tendance n'est en fin de compte qu'apparente. D'une part, on continue de remarquer une grande hétérogénéité des États. D'autre part, le capitalisme international laisse subsister en sa périphérie une certaine polymorphie : «Ces formations sociales hétéromorphes ne constituent pas des survivances ou des formes transitionnelles, puisqu'elles sont déjà impliquées à un certain degré dans le système d'échange capitaliste, mais inadéquates aux conditions et aux dimensions du marché mondial» (162). Plus le capitalisme mondial installe à la périphérie une haute industrie et une agriculture hautement industrialisée, réservant provisoirement au centre les activités dites post-industrielles (électronique, informatique, conquête de l'espace, surarmement), plus elle crée dans le centre aussi «des zones périphériques de sous-développement, des tiers-mondes intérieurs, des Sud intérieurs. Masses de la population livrées à un travail précaire (sous-traitance, travail intérimaire ou au noir), et dont la subsistance officielle est seulement assurée par des allocations d'État et des salaires précarisés» (*Mille plateaux*, 586). En outre, l'informatisation planétaire est loin d'être si univoque. Félix Guattari émet à cet égard l'hypothèse selon laquelle il existe la possibilité de faire passer la machine sous le contrôle de la subjectivité. Pourquoi cependant les potentialités créatrices portées par les récentes évolutions technologiques et télécommunicationnelles n'aboutissent pour l'instant qu'à un renforcement des formes d'asservissement machinique et à l'appauvrissement de l'expérience subjective et collective? Qu'est-ce qui pourrait enfin nous permettre d'accéder à une «ère post-médias», à des révolutions de l'intelligence et de la création? À ce niveau de questionnement, le pari de Guattari est que d'autres modalités de production subjective deviennent concevables. D'autres

formes de partage de savoir et de pouvoir, des formes alternatives de réappropriation existentielle, esthétique et politique pourraient être élargies à l'ensemble des collectivités humaines. À cet égard, Manola Antonioli rappelle à la toute fin de son ouvrage ces quelques mots d'Edouard Glissant dont la pensée s'inscrit particulièrement bien dans l'horizon de cette lecture stimulante de Deleuze et Guattari: «Ce que l'on appelle mondialisation, qui est l'uniformisation par le bas, le règne des multinationales, la standardisation, l'ultralibéralisme sauvage sur les marchés mondiaux, pour moi c'est le revers négatif d'une réalité prodigieuse, que j'appelle la mondialité. La mondialité, c'est l'aventure sans précédent qu'il nous est donné à tous aujourd'hui de vivre, dans un monde qui pour la première fois, réellement et de manière immédiate, foudroyante, se conçoit à la fois multiple et unique, et inextricable. C'est aussi la nécessité pour chacun d'avoir à changer ses manières de concevoir, de vivre et de réagir, dans ce monde-là». Dans une époque de fragmentation généralisée, cette référence positive à l'écrivain et philosophe antillais (qui aurait sans doute mérité d'être plus développée) devient pertinente pour Manola Antonioli dans la mesure où Edouard Glissant propose une pensée «archipélique» qui s'accorde bien avec la philosophie de la déterritorialisation. Il y a derrière cela un enjeu ontologique ou «co-ontologique» primordial. Car nous devons en effet apprendre à habiter autrement nos villes, nos territoires et à concevoir différemment nos enracinements, nos corps, nos pratiques politiques, sociales et artistiques. L'instabilité et le déséquilibre de l'île déserte sur laquelle nous nous trouvons ouvrent de formidables possibilités de recommencement et de transformation: «L'île est le minimum nécessaire à ce recommencement, le matériel survivant de la première origine, le noyau ou l'œuf irradiant qui doit suffire à tout reproduire» (G. Deleuze et F. Guattari, «Causes et raisons des îles désertes», dans *L'île déserte et autres textes. Textes et entretiens 1953–1974* [Paris: Minuit, 2002], 16). Mais pour que cela devienne possible, il faudra probablement renoncer à l'illusion d'une unité originelle, d'une unité d'avant la séparation, d'une origine perdue que l'on pourrait un beau jour retrouver. Il faudra au fond apprendre à renoncer à toute forme de nostalgie et à accepter la persistance d'un chaos et de ses devenir. Car toute origine est déjà séparée d'elle-même, disloquée, soumise à une altérité qui fait que nous ne sommes nous-mêmes qu'en étant conscients des parts d'hétérogénéité irréductibles qui nous constituent. Or pour Manola Antonioli, l'aventure de la «mondialité» ne sera possible que dans un monde en archipel, «monde aux multiples interfaces, qui multiplie les échanges, les passages et les rencontres. Deleuze et Guattari n'ont jamais cessé de soumettre l'image de la pensée au tremblement et à la discontinuité, ont inlassablement décrypté les ritournelles et les clichés qui figent notre

temps vécu, les visages et les paysages qui uniformisent nos espaces et notre relation à autrui» (256–7).

PIERRE-ANTOINE CHARDEL, *Collège International de Philosophie* (Paris)

The Present Personal: Philosophy and the Hidden Face of Language

HAGI KENAAN

New York: Columbia University Press, 2004; 199 pages.

Philosophers of language in both the Continental and Anglo-American traditions, Hagi Kenaan argues, have systematically neglected the personal dimension of language. *The Present Personal*, accordingly, "is a philosophical attempt to think the depth of the possibility of listening to the other person" (ix), where doing so involves something other than listening to their language or words merely as such. Philosophy of language, Kenaan argues, must better distinguish the propositional content of speech from what a speaker says in a more personal sense: "The possibility is there for me to listen to what you are saying without actually listening to *you*. When philosophy thinks of language, this difference between 'what you say' and its apparent double, 'what *you* say,' typically goes unnoticed or else is dismissed as insignificant" (2). Understanding what this distinction amounts to, and tracing some of its implications, are the aims of this study. *The Present Personal* is a book I would recommend rather highly. It is original, concise, tightly argued, and very well written. Kenaan demonstrates an unusual phenomenological sensibility and a freshness of approach that make this, his first book, one of some importance—and not exclusively for specialists in philosophy of language but for those as well for whom this field may be of secondary interest.

Kenaan argues that while the personal is far from peripheral to human language it has been ignored entirely as a theme in the philosophy of language, due in large part to the hegemony of propositional thinking. "The propositional," he writes, "levels the personal. It altogether misplaces the possibility of listening to the personal, and it does so by objectifying language in a manner that leaves room only for an external understanding of the relationship between language and the individual. The propositional allows us to think of this relationship only after the fact of constructing language and the individual as two independent, fully constituted, entities" (177–8). The manner in which an individual speaker is present in his or her speech is philosophically